# 1953 : Premières Pâques à Wiebelskirchen, en Sarre.



## Par René Nguyễn Dương Liên

La via Boccea est une artère qui se trouve au nord-ouest de Rome, à peine à une centaine de mètres de ma demeure et comme il jouxte le périphérique de Rome appelé G.R.A. (Grande Raccordo Anulare), tous les matins, dès 7 heures commence une file interminable de voitures circulant en direction du centre et cette file peut s'allonger sur des kilomètres.

Cela depuis des dizaines d' années, me confirmant non seulement la grande patience des automobilistes romains ou disons plutôt leur sens de la fatalité devant les incapacités ineptes des autorités dans leur volonté réelle de résoudre les problèmes du trafic routier, mais aussi et surtout le caractère qui fut et le reste toujours de l' être romain : sa paresse de vouloir prendre la voiture pour n' importe quel déplacement et sa nonchalance innée .

Ainsi, mon problème romain ayant relation à cette nonchalance romaine et cela depuis que ma fille Linda Hoàng-Mai fréquentait le lycée Seneca, plus de 5 ans de cela, c'est que chaque matin, je devais l'accompagner sur plus de 3 kilomètres en moto car c'est l' unique moyen pour dépasser les files interminables des autos

Ainsi les autos, par habitude, laissent un espace par où se frayent un passage les innombrables motocyclistes qui arrivent ainsi à gagner du temps dans leur trajet vers le centre. Je me trouve parmi eux réussissant depuis plus de 5 ans à accompagner à temps ma fille à son lycée et depuis qu'elle a réussi son bac l' été 2009, ma fatigue est devenue moindre me consacrant au seul transport d' André **Quyèn** (bientôt 16 ans) dont le lycée Einstein se trouve à environ 1



kilomètre de chez nous que je réussis malgré cette longue file sur la via Boccea à l' accompagner à son lycée en 10 minutes. Tout cela qu'il pleuve (on a les combinaisons contre la pluie), qu'il vente ou qu'il gèle ! Ah! mais j'oubliais... qu'il neige aussi! Car mon oubli de la neige à Rome est légitime puisque la neige est réellement une inconnue à Rome. La dernière neige à Rome, à ma bonne mémoire, remonte à il y a un quart de siècle, en février 1986. En effet, à la grande surprise des Romains, la neige fit récemment son apparition le vendredi 12 février 2010 en la Ville éternelle.

#### ← Rome enneigée

Dès 7 h et demi de ce matin là, sortant de la maison avec ma Honda-Dame (50 cc) pour transporter André à son lycée, des flocons de neige tombaient abondamment. André était tout heureux car il n'avait pas encore vu de neige à Rome. En l'espace de quelques heures, Rome fut couverte de quelques centimètres de neige mais ce n'était rien quand on pense à New York en ces jours là, avec son mètre quarante de neige ou à la grande partie de l' Europe du nord sous la neige, ainsi que Paris .

Vers 11 heures de ce beau vendredi enneigé, la secrétaire du lycée me téléphona pour me demander de ramener en avance mon fils car il y avait un problème de transport urbain puisque le trafic, avec les autobus, était presque paralysé. Je ramenais en Honda-Dame mon André tout content de pouvoir circuler prudemment sur la neige pour parcourir ce kilomètre et rentrer à la maison pour faire aussitôt des photos mémorables avec son appareil digital Lumix Panasonic qu'il avait acheté en Allemagne.

Depuis que je vis à Rome, je peux compter sur mes doigts les jours de neige à Rome. Ainsi je me rappelle du février 1963 quand je préparais mon bac au lycée Chateaubriand de Rome et du février 1986 quand je travaillais comme médecin-dentiste. Ce jour là, la neige à Rome n'a été que très passagère puisque déjà, au début de l'après midi, à l'apparition du soleil, elle fondait. Je repensais aux tout premiers temps quand tout petit, je rêvais de la neige feuilletant

l'album de Spirou avec Radar le Robot qui courait sur la neige à la poursuite de Spirou et de Fantasio, quand le nom de Bạch Tuyết (Blanche Neige en vietnamien) m'évoquait une peau blanche comme de la neige mais c'était surtout une carte postale de Noel de ma grand mère maternelle allemande sur laquelle je rêvassais souvent. On y voyait une maisonnette avec une cheminée qui fumait, immergée dans un paysage enneigé avec écrit dessus "Frohliche Weihnacht" (Joyeux Noël) et un sapin aux branches couvertes de neige.



rêvais alors d' un Noël enneigé , assis en famille à coté d' une cheminée bien réchauffante ! *Ci-dessus photo de toute ma famille faite le soir de Noël 2009.* 

Avant 1954, à la rue Paul Bert de Hà-Nội (actuellement Tràng Tiền, la rue qui mène du lac Hoàn Kiếm au grand théâtre de Hà-Nội), il y avait un centre de service d'informations françaises où quelquefois mes frères nous emmenaient voir les actualités françaises. Sous un grand perron, une petite foule de Hanoiens attendaient pour être choisi par quelques contrôleurs eurasiens pour monter à l'étage supérieur voir ces actualités dans une petite salle cinématographique. Mon jumeau et moi, nous accompagnions nos plus grands frères et ainsi si l'on était choisi, on pouvait voir ces actualités en noir et blanc, et pour moi c' était extraordinaire de voir un monde nouveau, la France, voir comment les gens y vivaient, voir des paysages nouveaux, enfin une autre société. Tout petit je désirais ardemment voyager, partir pour l'Europe. On en parlait beaucoup en famille puisque mes 3 grands frères étaient nés à Paris et y avaient grandi jusqu' à leurs 7, 8 ans.

Mes 3 grands frères s'exprimaient tranquillement en français avec mes parents tandis que mon jumeau Ernest Van et moi, nés à Huế et grandissant jusqu'à nos 10 ans à Hà-Nội, nous n'étions pas habitués à nous exprimer en français en famille et nous parlions même en vietnamien, en huéen, avec notre mère allemande qui nous répondait tant bien que mal en vietnamien. Ceci fut le résultat de l'influence linguistique de notre Mê, notre grand-mère paternelle de Huế.

Cependant, j'avais pu participer souvent avec mes grands frères à ce qui ressemblait à un quiz de famille, quand notre mère qui parlait excellemment le français, organisait après le diner ce quiz en français grâce au Petit Larousse Illustré.

Qui était le chevalier sans peur et sans reproche ? demandait la maman et le premier qui répondait recevait un bon point. Je profitais dans mes 8-9 ans de ces quizs là et des conversations en français en famille pour m'améliorer en cette langue. C'est la raison pour laquelle on peut dire que, contrairement à mes petits camarades de classe vietnamiens de l'annexe boulevard Rollandes de Hà-Nội où je fréquentais ma 11 ème jusqu'à ma 8ème, le français était ma première langue bien que je n'étais habitué qu' à parler et à répondre continuellement en vietnamien avec les miens qui me répondaient aussi en vietnamien. Plus tard, dans ma maturité, je ne parlais qu'en français avec mes parents et mes frères. Dans mes 9-10 ans, je lisais beaucoup en français, car j' étais très curieux.

Etant nés et ayant grandi à Paris, mes grands frères éprouvaient une grande nostalgie d'y retourner.

Pour faire sa médecine à Paris, mes parents firent partir d' abord l'aîné Jean Đôn qui, ensemble avec son ami Henri de Montpezat, futur prince consort du Danemark, passa durant l'été 1952 son bac philo au lycée Albert Sarraut de Hà-Nội (siège actuel du parti communiste vietnamien) et à la fin de 1952 partaient aussi pour Paris mes 2 autres grands frères Michel Hoàng et Gérard Huyền. Tous les 3 prirent l'avion mais comme l'avion coûtait plus cher à l'époque, alors que le salaire de notre père ne le permettait pas, notre mère, mon jumeau et moi, nous devrions alors prendre le bateau, en 2 ème classe, avant Pâques 1953.

Durant l'année scolaire 52-53, Ernest **Văn** et moi étions en 9ème à l'annexe bld Rollandes - actuellement **Hai Bà Trưng** - de Hà Nội et nous nous trouvions dans la classe du cours moyen 1ère année (la 9ème) avec monsieur Gilbert, l'instituteur, qui dans mes souvenirs était plutôt sévère.

Avant notre départ pour la Sarre, notre mère commençait à nous enseigner l'allemand et des chansons allemandes pour enfants. En cours d'année avant les Pâques 1953, Ernest Van, notre mère et moi, nous quittâmes Hà-Nội pour entreprendre le voyage de Hải-Phòng pour Marseille en direction de Wiebelskirchen en Sarre où habitait notre grand6mère Oma, en espérant y arriver à temps pour admirer maisonnette avec cheminée et sapin enneigés, mais hélas ? le long voyage en bateau ne le permettait pas !

Le jour de l'embarquement, à peine le pied mis sur le Kerguelen, paquebot de la compagnie des Messageries Maritimes, nous nous trouvions à l'improviste face à un nouvel univers, les enfants étant tous français et le personnel aussi. C'était déjà la France! Rares étaient les Vietnamiens sur le paquebot.

Je me sentais comme Tintin partant à l'aventure. Déjà les chansons françaises de l'époque, ou américaines telles "In the Mood" de Glen Miller, qui étaient doucement diffusées avec des haut-parleurs à longueur de journée était un nouveau univers musical pour mes oreilles.

Un nouveau décor de vie, de nouveaux parfums et odeurs non plus hanoïens ou vietnamiens s'offraient à moi, et je me rappelle de la première fois quand allant prendre le goûter dans l'après-midi nous étions servis par un serveur français, ce que je n' ai jamais eu le plaisir en grandissant jusqu' à mes 10 ans à Hà-Nôi, mais pour notre mère sarroise c'était une chose tout à fait normale. Peu à peu je me muais inconsciemment en un petit Sarrois accompagnant sa maman à son retour au pays natal après les 14 ans qu'elle avait déjà vécus au Viet-Nam. plus les 9 ans passés à Paris avec notre père et mes grands frères, de 1930 à 1939, donc 23 ans d'absence de sa Sarre.

Dans cette métamorphose d'enfant vietnamien en enfant sarrois, je ne ressentais aucune crise d'identité puisque mon jumeau et moi, nous étions acceptés de plein gré par nos nouveaux petits amis français, aidés aussi par le fait qu'à peine mis pied sur le bateau, nous qui parlions avec notre mère en vietnamien, elle nous sollicita de lui parler français et bien qu' au début, j'étais gêné en la tutoyant, peu à peu je m' y habituais.

Nous organisions sur le paquebot le Kerguelen des jeux, ensemble avec nos jeunes amis français et surtout nous lisions ensemble des albums. A peine montés à bord du Kerguelen, Ernest Văn et moi, comme livre de lecture durant ce long voyage en mer de moins d'un mois, nous avions pensé à aller acheter dans le magasin du bord le livre "La guerre des mondes" de H.G Wells car nous étions intrigués par les histoires de Martiens. Plus tard à Saigon je vis le film, réalisé en 53 par Byron Haskin et inspiré de ce livre et il y a 5 ans d'aujourd'hui, à Paris dans un cinéma à coté du canal de la Villette, je portais mon fils voir le remake de Steven Spielberg, lui racontant ma première lecture du livre original en mars 1953 sur le Kerguelen.

Après Hải-Phòng, la première escale fut le port de Saigon où nous fumes reçus un jour et une nuit, avant de remettre pied à bord, par la famille de monsieur Lê Thăng, ministre alors du gouvernement dont l'épouse était corse et parce

que nos 2 familles se connaissaient à Hà-Nội. Ainsi Nicole Lê Thăng qui avait notre âge, nous fit visiter pour la première fois Saigon en voiture avec leur chauffeur. Après Saigon, ce furent les escales de Singapour, Colombo, Djibouti où nous avions bu une eau de mauvaise saveur, étant de l'eau de mer filtrée et potable, selon les dires du serveur au restaurant puis enfin Port Saïd, à la fin du canal de Lesseps, avant d'entrer dans la Méditerranée.

Durant le voyage en mer, l'aumônier militaire nous proposa de faire ses enfants de choeur pour l' aider à officier durant la messe et ainsi je commençais à mâchonner mes premiers rudiments de latin de messe... Dominus vobiscum et cum spiritu tuo. Cela aurait fait immensément plaisir aux intégristes actuels de l'évêque Lefèbvre! Des officiers français nous prêtèrent leurs jumelles pour observer la mer et nous pûmes voir nos premières baleines avec leurs jets d'eau et bien que nous vîmes souvent des poissons volants sortir de l' eau en bande, je ne pus pas observer de requins.

Le jeune responsable de la petite piscine pour faire plaisir seulement à nous deux, remplissait la piscine qui était faite de toile avec de l'eau de mer pompée et ce fut la première fois de ma vie, dans mes 10 ans, que je pus faire un bain dans de l'eau de mer, goûtant à plusieurs reprises cette eau salée. Ce fut là que j'appris à nager, ce que je n'avais pas pu faire dans mes 8-9 ans à la piscine de Hà-Nôi près de l'Institut Pasteur, accompagné de mes grands frères. Dans les cales du Kerguelen, se trouvaient les simples soldats français et maghrébins, de retour d'Indochine. Désirant avoir en souvenir quelques insignes militaires, nous descendîmes dans les cales où il faisait une chaleur insupportable pour faire leur connaissance.

Parmi eux se trouvait un boxeur professionnel maghrébin qui nous enseigna les rudiments de la boxe. Je m'entraînais avec des gants avec mon jumeau et me sentais comme Spirou en boxe contre Poildur, dans les 4 aventures de Spirou et Fantasio (*Spirou sur le ring*, 1948). Une soirée, un ring fut installé sur le Kerguelen pour des combats de boxe. Notre ami boxeur maghrébin en était la vedette. Il gagna plusieurs matchs et reçut du public quelques petites récompenses en argent. Après cet épisode, un jeune soldat français avec qui nous avions fait ami-ami, sachant que nous savions combattre et faire de la lutte, nous proposa de faire une petite exhibition dans le couloir du bateau et lui se proposait de quémander avec son béret de soldat quelques sous après notre exhibition qui fut bonne car nous étions assez agiles.

Notre petit public s'amusa et ce fut ainsi qu' avec ce tout petit gain, ensemble avec le jeune soldat, tout content d'avoir quitté ses cales à la chaleur insupportable pour se trouver au bar de la 2ème classe, nous avions pu boire le premier Coca-Cola de notre vie dont le goût et la forme de la bouteille en verre furent inoubliables. C'est sur le Kerguelen qu' Ernest Van et moi, nous avons fêté l' anniversaire de nos 10 ans, le 15 mars 1953.

Comme cadeau en partage, nous reçûmes de notre maman un pistolet à eau qui nous permit de jouer aux cow-boys et aux indiens avec nos jeunes amis, sur le paquebot même, mais parmi ces jeunes, j'avais observé une petite fille de notre âge qui restait souvent à l' écart avec ses 2 parents. Son papa qui était toujours élégamment habillé avait l'habitude de se promener avec une canne sur le bateau, semblant donner quelque air aristocratique et quand il se promenait avec sa fille sur l'avant du paquebot, quelque jeune soldat français, montant en haut pour prendre de l' air, prenait un bâton et le mimait pour se moquer de lui, faisant le Charlot. Le père restait imperturbable et continuait son chemin. Je sus qu'il s'appelait De Souza, mais j' ai oublié le nom de la petite fille.

Entrant en mer Méditerranée, passant devant le Stromboli fumant, nous arrivâmes enfin à Marseille. Mon attente de mettre pied sur le port de Marseille était trépidante car je pensais toujours à l'histoire de « Spirou et les hommes grenouilles », un des épisodes de l'album « Les chapeaux Noirs », édité en 1951. Mais ma déception fut grande car je n'y trouvais pas les fameuses calanques que Fantasio faisait visiter aux touristes. A la gare Saint Charles, nous primes le train pour Paris, après une nuit passée dans un petit hôtel, attendant l' arrivée le lendemain de l'aumônier qui avait emprunté une belle somme d'argent à notre mère et qui finalement arriva à temps pour restituer l'argent, sans quoi nous étions bloqués à Marseille.

Les trains à cette époque là fonctionnaient au charbon, et je me rappelle toujours de cette odeur âcre de fumée de charbon qui pénétrait même dans les wagons, si on ne fermait pas bien les vitres. Arrivant à Paris, nous avons pu revoir nos 3 grands frères mais nous sommes partis aussitôt pour la Sarre. Nous primes le train de Paris et passant par Saarbrucken, la capitale de la Saarland, nous arrivâmes à Wiebelskirchen, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Saarbrucken. La maison de notre Oma se trouvait rue Annastrasse, tout de suite à 100 mètres devant la petite gare de Wiebelskirchen. Portant les valises à la main, on arriva de suite à pied à la maison.

A peine arrivés, après un peu plus d'une semaine, ce furent nos premières Pâques en terre sarroise, à Wiebelskirchen avec la tradition de la recherche des oeufs de Pâques colorés (ostereier suchen) et du lapin de chocolat que nous organisa notre Oma dans le verger derrière sa demeure.

Elle cachait dans les herbes parsemées de pâquerettes et sous les arbres ces oeufs colorés et 2 lapins de chocolat.



Grande fut notre joie de les retrouver. Nous nous régalâmes de chocolat au lait, chose qui nous arrivait rarement à Hà-Nôi. Nous fumes aussitôt inscrits à l'école franco-allemande de Neunkirchen, la 2ème ville de Saarland, à quelques kilomètres au sud de Wiebelskirchen, pour continuer notre 9ème (cours moyen 1ère année) que nous avions interrompue à Hà-Nôi.

#### ← Ernest Văn, à gauche et René Liên à droite avec leur maman en tailleur clair, dans le verger de la Oma, avec leur frère Gérard Huyèn et la tante Berthe

Nous étions ensemble avec des jeunes Français, enfants de fonctionnaires français travaillant en Sarre car la Sarre après la défaite de l'Allemagne fut mise sous tutelle de la France. La situation était insolite car nous quittions le Viêt-Nam colonisé par la France pour vivre dans une Sarre sous tutelle française mais, contrairement au Viêt-Nam, la présence française ne se faisait pas tellement sentir, même si la Sarre jouxte l'Alsace-Lorraine. Pour aller à l'école, nous devions marcher quelques kilomètres chaque jour. Sur notre chemin, nous longions la Kuchenbersstrasse et au numéro 11 logeait avant la guerre la famille d'Eric Honecker, l'ancien chef de la R.D.A qui grandissant avait plutôt vécu à Wiebelskirchen, se considérant un enfant de ce petit village de la Sarre qui devint fameux quand cet ancien chef de l' Allemagne de l' Est y revint faire un pèlerinage en septembre 1987, deux ans avant

la chute du mur de Berlin, de la réunification pacifique de l'Allemagne et de la fuite du tyran communiste au Chili où il termina sa vie.

Honecker en visite à sa ville natale de Wiebelskirchen en septembre 1987. →

On disait en famille que notre Oma était voisine et amie de la mère d'Eric Honecker qui avait le même âge que ma mère. Du voyage de retour au pays natal de Honecker, je l'ai su en 1987, lisant les journaux allemands et à peine 2 ans après, en 1989 ce fut la chute du mur de la honte et le début de la fin du communisme. Je suis heureux pour l'Allemagne de nouveau réunie pacifiquement sous le régime de liberté et de démocratie de la République fédérale allemande à laquelle se rattacha la Sarre en 1957, devant alors choisir pour ou non le rattachement à la mère-patrie après un référendum organisé en 1955.



Chaque année je fête à Rome la chute du Mur de la Honte construit et voulu par Eric Honecker qui a eu sur sa conscience beaucoup de morts innocents fuyant la tyrannie communiste vers la liberté.

Quand l'école franco-allemande de Neunkirchen ferma ses portes pour les vacances d'été, comme tous les deux nous ne savions que faire à la maison, puisque la télévision ou l'ordinateur n'existaient pas encore pour nous à cette époque, notre Oma nous présenta à Herr Bauer (Monsieur le paysan) pour aller l'aider dans ses travaux de campagne . Nous étions bien contents de nous trouver sur son chariot tiré par 2 vaches. Herr Bauer nous enseigna à faucher l'herbe, à nous occuper de ses vaches, nous apprenant même à les traire. En échange de nos services, il nous offrait un peu de lait frais que nous rapportions à la maison pour notre Oma.

Comme il faisait chaud cet été là, l'oncle Gerhard, le plus jeune frère de notre mère qui est encore vivant à Saarbrucken et se porte bien à 85 ans, nous emmena prendre pour la première fois le bain dans la rivière Blies qui est un petit affluent du fleuve la Sarre qui traverse Saarbrucken. L'eau était vraiment fraîche et propre en ces temps là mais nous devions faire très attention aux orties quand nous nous déplacions sur la berge pour entrer dans l' eau .

L'oncle Gerhard était à peine marié avec la tante Elfriede, et tous 2 habitaient à Ottweiler, à 5 kilomètres au nord-ouest de Wiebelskirchen, et à l'époque il n'y avait pas d'autobus ; tous les 3, notre mère et nous deux, devions marcher à pied jusqu' à Ottweiler pour y aller parfois passer quelques jours.

L'oncle Gerhard avait été prisonnier des Russes, puis fut libéré à la fin de la guerre. Il nous racontait les circonstances de son emprisonnement et de la guerre sur le front russe, ce qui nous intéressait énormément.



En été, comme les classes étaient terminées, un jour une cousine lointaine de notre mère, la tante Emmschen (petite Emma) vint nous proposer d'aller chez elle pour passer nos vacances au Siedlung (la cité) sur une colline non loin de la demeure de notre Oma, pour pouvoir être en compagnie de nouveaux camarades de jeux.

Nous acceptâmes avec joie car nous étions plutôt rassasiés de la compagnie des gentilles vaches de Herr Bauer, de leur parfum de bouse et de fumier, heureux de nous lier à nouveau d'amitié avec des jeunes de notre âge.

Ainsi, chaque jour, nous marchions le long du beau et tranquille sentier de la campagne sarroise, fleurie de pâquerettes, de jonquilles, de boutons d'or, riche de parfums qui embaumaient cette nature et m' étaient inconnus au Viêt-Nam, jusqu'en haut de la colline, vers le Siedlung, nouvelle implantation d' habitations modestes car beaucoup d'habitations en Sarre étaient détruites après la guerre, et il fallait construire des demeures pour les familles de travailleurs, en grande partie des mineurs car la Sarre était un pays riche en charbon.

#### ← Oskar Sutter dans le jardin de sa maison

La tante Emmschen avait un unique fils, Gunther, qui était champion cycliste à Wiebelskirchen et qui ensemble avec son père, l'oncle Hermann, travaillaient comme mineurs à Neunkirchen. Ils habitaient

à Kallenbergstrasse, la rue qui contournait le Siedlung, et possédaient un grand verger où tous les 2 Ernest Văn et moi, nous allions de temps en temps cueillir des groseilles, des fraises, des framboises, des mûres, des poires.

Au Siedlung, nous nous sommes pris d'amitié pour beaucoup de jeunes de notre âge avec lesquels nous organisions des jeux ; nous jouions au foot ou nous allions en excursion dans les belles forêts des alentours. De ces garçons que nous connaissions, je ressentais davantage d'amitié pour l'un d'eux, Oskar Sutter, qui était un peu plus âgé que nous et qui avait son bras gauche amputé car quelques années auparavant, peut-être vers 8-9 ans, ayant trouvé une grenade résidue de la guerre et la manipulant sans le savoir, la grenade avait explosé, lui amputant le bras gauche. Ce fut un choc terrible pour le petit Oskar Sutter. Nous nous prîmes d'amitié pour lui et avions même échangé plus tard une correspondance avec lui, retournant au Viêt-Nam.

Etant tous des enfants de paysans, comme rêves d' évasion de leur campagne reculée, ces garçons sarrois aimaient beaucoup les histoires du Far-West de l' écrivain allemand Karl May (1842-1912) qui était spécialiste en la matière bien qu' il n' avait jamais mis pied dans le West et ensemble, nous allions acheter des kaugummi (chewing gum) avec des bandes dessinées de Karl May sur les enveloppes pour collectionner et lire ces histoires ou bien nous attendions le passage du vendeur ambulant de glace pour nous rafraichir de temps en temps.

On se construisait de petites huttes pour jouer aux cow-boys et indiens. On bavardait aussi sur les histoires des 2 jumeaux Max et Moritz qui faisaient continuellement des farces, histoires dessinées par le très fameux auteur allemand Wilhelm Busch (1832-1908) dont s'inspireront ensuite Rudolph Dirks et Harold Knerr pour dessiner les *comics strips* américains "Katzenjammer Kids" (édition française: Pim Pam Poum).

Ce fut ainsi que fréquentant ces jeunes Sarrois, nous pûmes améliorer notre allemand qui sentait en tout cas beaucoup le patois sarrois !

Un jour l'oncle Hermann, mari de la tante Emmschen, nous emmena tous les deux faire un petit tour de la région en autobus et nous pûmes mieux apprécier les paysages de la campagne sarroise.

# Le voyage en autobus - Ernest à gauche et René Lien à droite, sous l'oncle Hermann →

Arriva le moment des adieux et à la dernière soirée, à Wiebelskirchen, nous sommes allés saluer la famille de la tante Emmschen et nos anciens amis, là, sur la colline du Siedlung où durant cet été 1953, j'entendais souvent les chansons sur disques 78 tours du "Blue Tango" et de "Auf Wiedersehen".

A la fin de l'été, tous les 3, notre mère et nous, après nos adieux avec la famille sarroise, avec nos oncles, tantes, cousins et cousines, nous quittâmes Wiebelskirchen en train pour Paris, passant de nouveau par Saarbrucken. Auf Wiedersehen, mes amis d'enfance, Auf Wiedersehen, ma Sarre bien-aimée puisque je devais retourner en mon pays natal!



A Paris notre grand frère Jean Don qui habitait à la maison de

l'Indochine nous trouva une chambre à la maison de Monaco pour tout le mois d'août. Nous commencions notre collection de timbres, les demandant aux nombreux étudiants étrangers que nous côtoyions à la Cité universitaire de Paris. Comme notre grand frère était cinéphile, il nous emmena voir plusieurs films tels "Pour qui sonne le glas" avec Gary Cooper et Ingrid Bergman, "Fanfan la Tulipe" qui nous amusa beaucoup avec Gérard Philippe, Gina Lollobrigida et surtout Noël Roquevert dans le rôle du maréchal des logis Fier-à-bras. Mais le film qui nous avait beaucoup plus intéressés était le monde du cirque ; c'était " Sous le plus grand chapiteau du monde" avec Betty Hutton, Charlton Heston, James Stewart en clown et Cornell Wilde. Lisant France Soir, j'aimais les bandes dessinées de Chéri Bibi de Gaston Leroux, dessiné par Régino Bernad .

Quand nous allions au café, j'adorais boire du lait-grenadine. Manger du pied de porc-vinaigrette avec une bonne baguette croustillante m'est resté en mémoire même maintenant, me portant l' eau à la bouche seulement à y penser, et peut-être fut-ce souvent notre menu puisque ma mère n' avait pas beaucoup d' argent et qu'il fallait épargner. Comme fruit, je n'oublierais jamais le goût des délicieuses prunes Reine Claude de ces temps là mais les parfums et les goûts ne sont plus les mêmes qu'aujourd'hui, même pour les fraises, les premières de ma vie, que je mangeais à peine cueillies du verger de ma Oma ou de celui de la tante Emmschen. Est ce que mes sens ont changé ? Ai-je vieilli?

Vers la fin août 53, nous étions impatients de rentrer rapidement à Hà-Nôi reprendre nos études à l'annexe Boulevard Rollandes. Nous pensions prendre l'avion, mais en arrivant au guichet, il y avait une grande file et on n'a pas pu réserver de billet d'avion car tous les billets étaient désormais pris. On se résigna à retourner en bateau, devant avoir à affronter de nouveau le mal de mer et la longue durée de la traversée en mer. Mais peu de temps après, avant de partir en train pour Marseille, notre grand frère nous apporta un journal où nous avons lu que l'avion que nous aurions du prendre s'était écrasé quelque part vers l'Iran et dans la liste de tous les passagers qui avaient péri, nous lûmes qu' il y avait la petite De Souza qui avait notre âge, et ses parents, rencontrés sur le Kerguelen.

Nous fîmes le retour par le même chemin, quittant Paris en train pour Marseille où nous avons pris le paquebot Florida des Chargeurs Réunis. De Saigon, nous sommes partis, toujours par voie maritime, pour Hải-Phòng sur un petit cargo, le Bagheera, qui longeait la cote du Viêt-Nam et tous les 3 nous étions continuellement au lit pendant de longs jours à cause du mal de mer, la mer étant très agitée.

De retour à Hanoi en septembre 1953, retrouvant nos anciens camarades de classe de Rollandes, nous leur racontâmes notre voyage en France et en Sarre. Pour notre réadmission à Rollandes, il nous fut exigé de passer un examen absurde pour entrer en 8ème (cours moyen 2ème année) malgré les bons bulletins d'étude de la 9ème que nous avait délivrés l' école franco-allemande de Neunkirchen reconnu par l' Etat français puisque la Sarre était sous tutelle française et que les enfants qui y étudiaient étaient des enfants de fonctionnaires français en Sarre. Je réussis ce petit examen et j'entrai en 8ème avec Mr Weil, alors que Ernest Văn redoublait injustement pour rester en 9ème avec Mr Differ avec qui il s'était en tout cas bien trouvé.

J'ai toujours supposé qu'on voulait faire une chicanerie de gout plutôt colonialiste à notre père qui un jour, parait-il (et c' est ce que j' entendais dire en famille), en tant que directeur de l'enseignement de l' Etat du Viet-Nam avant la division du Viet-Nam en 1954, ne s' était pas levé de sa chaise à l'unique hymne de la Marseillaise à une distribution de prix de fin d' année (résistance passive ?), peut-être à Albert Sarraut .Mais il importait peu puisque, deux ans après, en 1955, comme je le revois en photo, recevant alors Jean Berthoin ministre de l' éducation nationale de la République française, en tant que ministre de l' éducation d' une république vietnamienne désormais indépendante de la France, la seule reconnue par la France même et par plus d' une centaine de nations de ce monde qu' on appelait alors libre, jusqu' à sa terrible agonie en 1975, ensemble avec le ministre Berthoin et le général Paul Ely, commandant en chef des forces armées françaises en Indochine qui se préparaient à quitter le Viet-Nam, tous trois ensemble saluaient les 2



prestigieux drapeaux de 2 nations libres, démocratiques et souveraines aux sons des 2 hymnes nationaux, à l' aéroport de Tân Sơn Nhứt! Pensant aux premiers jours glorieux de la naissance de la République du Viet-Nam, je me dis bien souvent en mon for intérieur : comment a t'on pu en arriver là, à perdre cette République du Viet-Nam, l'unique et irremplaçable occasion pour vivre dans une société vietnamienne réellement libre! Ces questions resteront pour toujours enfouies dans la conscience et la mémoire collective d'un peuple qui, désirant toujours vivre dans la liberté malgré la tyrannie qui tôt ou tard passera de vie à trépas, en est donc arrivé à devoir voter ... avec ses propres pieds, en 54 comme en 75!

Mon père Nguyễn Dương Đôn avec le ministre Jean Berthoin et le général Paul Ely

Ainsi quand mes parents, Ernest Van et moi, descendîmes au sud, à Saigon, en automne 1954, mon jumeau, sautant la 8ème, réintégrait la 7ème à Chasseloup-Laubat (alors le nom de notre lycée) de nouveau ensemble avec moi, dans la classe de Madame Bégat qui en termes de sévérité n'était pas moindre que Mr Gilbert, mais en fin de compte on avait bien étudié avec elle.

On retrouvait là, nos jeunes amis vietnamiens et eurasiens de l' école de la rue Rollandes de Ha-Noi qui était une annexe du lycée Albert Sarraut, ce grand lycée renommé dans toute l' Indochine jusqu' en métropole d'alors, qui se trouvait près du grand lac de Ha Noi (Hồ Tây) vers le nord-ouest et avait des classes jusqu' aux terminales (après 54, le lycée devint le siège du parti communiste vietnamien), alors que sa petite annexe où j' étudiais se trouvait à rue Rollandes (actuellement rue Hai Bà Trưng ) près du Hồ Hoàn Kiếm (lac de l' épée restituée par une tortue légendaire au grand roi Lê Lợi , vainqueur des envahisseurs chinois en 1414-1418) et ne recevait que les petites classes jusqu' à la 8ème et est actuellement le siège du lycée vietnamien Trần Phú du nom du premier premier-secrétaire du parti communiste vietnamien dont l' épouse était Nguyễn Thị Minh-Khai . Le nom de cette dame qui fut une amie de Ho-Chi-Minh avant de se marier avec Trần Phú , a été donné à l' ancienne rue Hồng Thập Tự , rue de la Croix Rouge de Saigon, adresse de notre lycée J.J. Rousseau, avant 1975 .

Après 50 ans, il y a 3 ans de cela, avant Pâques 2007, je retrouvais ces mêmes anciens camarades de Rollandes sur notre Forum JJR 62 créé à l'initiative d' un certain nombre d' anciens élèves de Jean-Jacques Rousseau de la promotion du bac 1962.

Nous étions heureux de nous retrouver de nouveau en cette nouvelle et ultime navigation sur l'océan de la Toile, grâce à cette révolution mondiale de l'Internet, et qui aurait cru qu'on aurait pu vivre avec bonheur et joie ces derniers fabuleux moments!

Avec mes problèmes d'études universitaires, de travail, de famille, j'avais eu moins l'occasion de retourner en Sarre mais quand je le peux je vais bien volontiers revoir ma Sarre et mes parents sarrois.

De mes anciens amis de mes 10 ans en Sarre dans mes souvenirs, il ne me restait alors en pensée seulement que le jeune invalide Oskar Sutter. Hélas il lui arriva un drame terrible en aout 1974 quand il avait 33 ans (j'en avais alors 31). Un jour, fin août 1974, lisant le journal de Rome, Il Messaggero, je tombai par hasard sur une nouvelle terrible : en

Sarre, le mardi 22 août 1974, avant minuit, avant de se donner la mort, un certain Oskar Sutter avait abattu à coups de pistolet son amie Ulla âgée de 20 ans, infirmière, et gravement blessé un client de la foire où il se trouvait à Oberkirchen, au nord de Wiebelskirchen. Puis échappant à la poursuite de la police, le mercredi 23 aout 1974 au petit matin vers 7h30, se cachant dans le garage de la maison de ses beaux-parents où logeait son ancienne épouse Elke de laquelle il était divorcé, il abattit à coups de pistolet son ancienne femme en même temps que son beau-père, puis montant dans la maison, il tua à coups de pistolet sa belle-mère et enfin sa fille même, Silke, de 6 ans, avant de se donner la mort avec le même pistolet!

Je fus extrêmement choqué par cette nouvelle, et téléphonant à mes parents en Sarre, j' eus alors la confirmation qu' il s' agissait bien hélas de mon ancien petit ami Oskar Sutter, le responsable de cette terrible tragédie.

Récemment, navigant sur la toile, j'ai découvert de nouveau la nouvelle de cette tragédie dans le journal Hamburger Abendblatt qui avait publié cette nouvelle, car Oskar avait téléphoné à sa rédaction pour révéler aussitôt le drame qu'il avait juste alors commis à Neunkirchen, avant de se suicider.

#### http://suche.abendblatt.de:8000/article.php?url=/ha/1974/xml/19740822xml/habxml740709\_5708.xml&prx=1

C'était un horrible drame de la folie, sans aucun doute causé par beaucoup de dépression ! Il était déjà une jeune victime à retardement de la guerre avec son bras gauche amputé à cause d'une grenade de la 2ème guerre mondiale.

Qu'est ce qui a fait exploser son cerveau pour tous ces meurtres en famille qui avait bouleversé toute l' Allemagne et dont la nouvelle me parvenait même jusqu'à Rome en ce mois d'août 1974, quand j'attendais la naissance de ma première fille nippo-vietnamienne Miko? Drame aussi de jalousie pathologique car l'homme qui vivait avec son ancienne femme, n'étant pas présent en ces moments tragiques dans la demeure de l'ancienne épouse et des beauxparents, avait pu échapper au meurtre. Je me rappellerai toujours du caractère gentil et doux d' Oskar et jamais je n' aurais cru une pareille chose de sa part. On s'échangeait de la correspondance et il m' est resté cette photo de lui, pauvre famille, pauvre garçon !

Deux ans après le drame de mon ami sarrois, en 1976, je fus aussi personnellement confronté à de tristes problèmes de séparation de couple et de famille, problèmes profondément stressants, comme avait du aussi les affronter 6 ans auparavant, en 1970, mon 3ème grand frère Gérard Huyèn qui a du dramatiquement se séparer de sa femme espagnole à Londres et de sa petite famille composée d'un garçon et d'une fille en bas âge.

Ce divorce l'avait beaucoup éprouvé et lui a couté des mois d'hôpital psychiatrique avant d'avoir pu longuement et patiemment se rétablir et se reconstruire à Londres une vie nouvelle avec Luz, une Philippine.

Ils émigrèrent après la retraite tous les 2 à Batangas (Philippines) où Gérard **Huyèn** quitta ce monde le 28 mai 2004 à l'âge de 67 ans.

Après ce qui était arrivé à mon frère Gérard Huyèn, avec le drame familial de mon ami Oskar Sutter, averti et éclairé par ces 2 dramatiques expériences, quand ma femme japonaise me quitta, à la lumière de ce qui s' était passé auparavant pour mon frère Gérard et pour mon ami d'enfance Oskar, je décidai de garder la tête froide et de rester en bonne santé, de ne pas me décourager alors que j'affrontais les premières difficiles années de ma carrière de médecin-dentiste à Rome, dormant bien et mangeant régulièrement, faisant du sport, évitant toutes causes éventuelles qui auraient pu me mener à la dépression et en fin de compte toujours rester optimiste puisqu'on peut toujours trouver une solution à chaque problème, pour son propre bien mais avant tout pour le bien de tous.

Ainsi, j'ai saisi ma chance en septembre 1976 quand j'embauchai comme baby-sitter pour ma petite Miko à peine âgée de 2 ans, la jeune étudiante de Sa Đéc Huỳnh Thị Bích-Lan avec qui je formerai une nouvelle vie et une nouvelle famille. Je sus m'en sortir à bon compte et à bon escient, et surtout en bonne santé psycho-physique, pour le bien de ma fille et de sa mère japonaise, pour mon futur ainsi que celui de ma future épouse vietnamienne Joséphine Lan.

En été 1985, 11 ans après ce drame d'Oskar Sutter qui m'avait marqué, ensemble avec ma fiancée Bích-Lan, allant participer au Đại-hội Thể-thao (petites olympiades) des Vietnamiens libres en Europe, à Krefeld, en Allemagne, nous avions profité de ce voyage pour aller d'abord à Saarbrucken pour nous recueillir sur la tombe de ma mère, et j'avais eu ainsi l'occasion de revoir Wiebelskirchen, accompagnés en auto par Maria Dumont ma cousine sarroise, fille de la grande soeur de ma mère.

Trente deux années après le premier voyage de mes 10 ans, en 1953, de nouveau je marchais avec Joséphine Lan et ma cousine Maria sur le sentier d'autrefois qui me menait de la demeure de ma Oma jusqu'à la colline du Siedlung où

habitaient la tante Emmschen, l'oncle Hermann et leur fils Gunther ainsi que mes anciens petits amis d'enfance sarrois parmi lesquels Oskar Sutter.

Nous sommes allés tous les 3 au Siedlung pour saluer seulement la famille de la tante Emmschen. Nous parlâmes avec eux du passé, de cette merveilleuse année de 1953, des anciens amis d'enfance et aussi du terrible drame d'Oskar Sutter, et, passant devant la maison d'Oskar, je vis une maison aux volets fermés. Je ressentais comme une ombre de grande tristesse planant sur son ancienne maison. Oskar n'y habitait plus, il n'était plus de ce monde alors que j'aurais tant voulu le revoir!

En cet été 1985, j'avais 42 ans et Joséphine Lan 32, puisqu' elle était née en 1953 même. La joie de ce voyage du retour au pays de mon enfance était alors mêlée à une grande et profonde mélancolie, retournant au Siedlung, à Kallenbergstrasse. Je ressentais une grande compassion pour mon ami d'enfance Oskar, pour ce qui était arrivé à sa famille.

Vingt ans après ce premier retour de 1985 quand Joséphine Lan et moi y allions alors comme fiancés, durant l' été 2005, j'emmenais ma petite famille (Linda avait 15 ans et André Quyèn 10 ans) au cimetière de Saarbrucken pour nous recueillir sur la tombe de ma mère qui repose à côté de ses parents, ma Oma ainsi que le Opa, décédé peu de temps avant la 2ème guerre mondiale. Avec ma femme Joséphine Lan et mes enfants qui allaient pour la première fois en Sarre et à qui je racontais très souvent le merveilleux voyage de mes 10 ans en Sarre, surtout à mon garçon André Quyèn qui en 2005 avait 10 ans, mon âge en 1953, nous fumes conduits en voiture à Wiebelskirchen par mon cousin Johannès Dumont, Sarrois d' origine huguenote française, jeune frère de Maria Dumont. Nous allions voir l'ancienne demeure de ma Oma à la rue Annastrasse.

Cette ancienne demeure avait complètement changé car une nouvelle maison plus moderne y était reconstruite et sur le verger de ma Oma où à Pâques 1953 ensemble avec mon jumeau Ernest Van nous allions chercher nos lapins en chocolat et les oeufs colorés pour la fête pascale de l' Ostereiersuchen, des travaux pour de nouvelles constructions étaient réalisés là, sur ce verger même, en cette rue Annastrasse qui avait même vu son nom changé en Landweilerstrasse. La petite gare de Wiebelskirchen en face de la rue Annastrasse était toujours restée là comme en 1953; mais mon âme en ces moments là tentait de voyager vers un passé révolu.

Pendant que mes enfants faisaient des prises de vue avec la vidéo-caméra, je m'exprimais tout seul : voilà, c'est ici que papa faisait ceci, c' est là que papa faisait cela, quand j' avais ton âge, mon petit André!

En ces moments là, devant la maison qui devait être l' ancienne demeure de ma Oma, mon cousin Johannès était bien impatient de quitter les lieux de ce petit village modeste puisqu'il voulait absolument nous faire visiter la grande ville de Saarbrucken avec ses lumières étincelantes pour me restituer le plaisir de la visite de Rome que je lui avais offert dans le passé, mon épouse Joséphine Lan ne pensait qu' à retourner le plus tôt que possible à Karlsruhe pour se retrouver de nouveau au sein de sa famille cochinchinoise et préparer ses petits plats et mes 2 enfants semblaient plutôt ennuyés par mes réminiscences d' un passé avec lequel ils n' avaient rien à partager puisqu'ils proviennent de la grande ville éternelle qu'est Rome et qu' ils trouvent plutôt leur plus agréable enchantement en de navigations cybernétiques dans des mondes virtuels, en ces moments là même, regardant calmement, scrutant silencieusement aux alentours des paysages que je peinais à retrouver en mémoire puisque les paysages de mes 10 ans ne semblaient plus être les mêmes aux yeux de l' homme de 60 ans que j' étais devenu, un profond sentiment de solitude existentielle m' envahissait à la pensée des temps modestes mais d'immense bonheur qui furent ceux du garçon de 10 ans que j' étais, et qui, avec son jumeau, raccompagnait au printemps 1953 leur maman sarroise dans la fleur de ses 40 ans, en son pays natal, heureuse et impatiente de se retrouver alors parmi les siens après une absence de 23 ans.

En mon âme, en cet instant là de mon dernier retour à Wiebelskirchen, psychologiquement délaissé par les miens, ne me restaient alors que de pâles souvenirs qui me poursuivent encore même en ces jours-ci dans l'attente de Pâques 2010, et l' écoute des 2 chansons "Blue Tango" et "Auf Wiedersehen" qui berçaient l' été 1953 de mon premier voyage en Sarre réussit encore à elle seule à m' évoquer intensément les si doux souvenirs de ces Pâques 1953, du printemps et de l' été de mes 10 ans en Sarre et à Paris.

Don René Liên

1. Blue Tango (musique du compositeur américain Leroy Andersson (1908-1975) http://www.youtube.com/watch?v=S9qHRwQCLDE&feature=related Blue Tango , de l' orchestre de Billy Vaughn avec un couple dansant merveilleusement ce tango http://www.youtube.com/watch?v=eZfw6JpLyJI

### 2. Auf wiedersehen chanté par Rudy Schuricke (l' original que j' écoutais en Sarre)

http://www.youtube.com/watch?v=ZEI7QUaYmOg

Auf Wiedersehn, auf Wiedersehn,

Bleib nicht so lange fort

Denn ohne dich wärs halb so schön,

Darauf hast du mein Wort.

Auf Wiedersehn, auf Wiedersehn,

Das eine glaube mir:

Nachher wird es nochmal so schön,

Das Wiedersehn mit dir. Weil wir uns so gut verstehen.

Hab ich dich gar zu gern bei mir.

Leider mußt du schon gehen,

Ein Wort zum Abschied sag ich dir:

Auf Wiedersehn, auf Wiedersehn,

Bleib nicht so lange fort

Denn ohne dich wärs halb so schön,

Darauf hast du mein Wort.

Auf Wiedersehn, auf Wiedersehn,

Das eine glaube mir:

Nachher wird es nochmal so schön,

Das Wiedersehn mit dir

#### 3. et composé par Eberhart Storch

#### http://www.youtube.com/watch?v=AV45dJOk6Gg&feature=related

4. Excellente version anglaise de Dame Vera Lynn encore en vie et a 92 ans.

Cette version a été enregistrée en 1952 devenant le première chanson en Amérique de la mi juillet jusqu' en septembre 1952 . Avec Roland Shaw qui conduit l'orchestre et les membres des forces armées anglaises pour le choeur .

Un peu comme pour la chanson Lili Marleen durant la guerre chantée par Marlène Dietrich pour les soldats de tous camps.

#### http://www.youtube.com/watch?v=mVTUBR9SImI&feature=related

Auf Wiedersehen Sweetheart

(John Sexton / John Turner / Eberhard Storch)

Auf wiedersehen, auf wiedersehen We'll meet again, sweetheart

This lovely day has flown my way
The time has come to part
We'll kiss again, like this again
Don't let the teardrops start
With love that's true, I'll wait for you
Auf wiedersehen, sweetheart

Auf wiedersehen
Auf wiedersehen
We'll meet again, sweetheart
This lovely day has flown away
The time has come to part
We'll kiss again, like this again
Don't let the teardrops start
With love that's true, I'll wait for you
Auf wiedersehen, sweetheart